LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

CONSIDÉRÉE DANS SES SUITES ET DANS SA FIN.

Sans doute, Messieurs, que l'histoire des siècles passés présente de temps en temps des époques singulièrement remarquables, qui semblent sortir du cercle ordinaire des choses humaines; mais je ne sais si les annales du monde offrent une époque de la même durée que la révolution française, aussi étonnante que celle-ci par la multitude et la grandeur des événements. Où trouverez-vous, en effet, dans un si court espace de temps, de si grandes calamités pour les peuples, et de si grandes infortunes pour les rois? Voyez la France, épuisant dans un petit nombre d'années toutes les formes de gouvernement, opprimée tantôt par les crimes et tantôt par les lois, éprouvant tout ce qu'il y a de plus extrême dans la tyrannie comme dans la licence, montrant à la fois toute la férocité des anciens persécuteurs, et tout le courage des anciens martyrs, étonnant enfin l'univers par ses victoires comme par ses forfaits.

Au dehors, que voyons-nous? Le saint-siége est deux fois renversé et deux fois rétabli; d'anciennes dynasties tombent pour se relever, et des rois nouveaux ne se montrent un instant sur le théâtre du monde que pour disparaître à jamais; des guerres nationales semblent, dans certaines contrées, menacer la population d'une destruction totale. Partout le christianisme, comme la civilisation, paraît être sur le penchant de sa ruine : l'Europe est ébranlée, bouleversée, démolie; et tout à coup elle est reconstruite sur ses antiques fondements. Enfin, après avoir passé par tous les genres d'épreuves et de per-

sécutions, la religion se relève avec son auguste chef, rentre avec lui dans la capitale du monde chrétien, et peut encore faire entendre sa voix du sein de cette Rome qui, destinée à régner par l'Évangile, quand elle ne règne plus par les armes, est véritablement la ville éternelle. Il y aurait, Messieurs, dans cet ensemble de crimes et d'héroïsme, d'élévation et de chutes, de bouleversements et de restauration, de quoi effrayer le génie d'un nouveau Tacite ou d'un nouveau Bossuet; jamais rien de si étrange, de si terrible n'est venu s'offrir aux veilles, à la plume d'un grand écrivain.

Que le naturaliste ne voie dans ces événements prodigieux que les jeux du hasard; que le politique se borne à étudier les ressorts secrets et l'enchaînement des causes secondes qui ont dû concourir à les opérer : le philosophe chrétien portera plus haut ses pensées; il s'élèvera jusqu'à celui qui tient dans ses mains puissantes les rênes des empires, et sait bien forcer les nations à recevoir les leçons du premier de tous les maîtres, celles de l'expérience. Oui, sachons reconnaître ici cette Providence qui ne permet le mal que pour en tirer le bien, qui a su ramener à la vertu par les excès des vices, à la subordination par la licence, à l'autorité par l'anarchie, à la religion par les écarts monstrueux de l'impiété; faisant ainsi naître l'ordre du désordre même, comme autrefois elle fit jaillir la lumière du sein du chaos.

Dans notre dernier discours nous avons considéré les effets de la révolution depuis ses commencements jusqu'à l'époque du consulat; ici les choses prennent une face nouvelle. La révolution est arrêtée dans sa marche démocratique, et se montre avec un caractère tout opposé: l'autorité se concentre. Bientôt déposée dans les mains d'un seul, elle arrive, par des progrès rapides, à un excès que l'Europe civilisée n'avait jamais connu, et dont nous avons été si miraculeusement délivrés. Ce sont les suites

dépouiller la religion de son divin ascendant, et l'on dirait qu'il voudrait joindre la tiare au diadême. Suivons-le maintenant dans ses combats contre la religion qu'il avait fait semblant de vouloir rétablir. Ainsi, l'épiscopat et le sacerdoce étaient enchaînés et fatigués sans cesse par des menées aussi arbitraires qu'avilissantes. Oui, c'étaient tous les jours de nouvelles entreprises contre la puissance spirituelle, qui tendaient à persuader que, dans l'Église comme dans l'État, tout devait émaner du chef du gouvernement, et que dans ses mains la religion ne devait être que le vil instrument de sa politique : comme si la fille du ciel devait toujours ramper aux pieds des mortels, ne jamais s'élever au-dessus des intérêts passagers de la terre, et même devenir complice de l'iniquité. Quel est l'évêque qui n'eût à gémir des entraves mises à l'exercice le plus légitime de son ministère, qui ne fût suspect par l'empire même que lui donnait sa qualité de pasteur sur son troupeau, et qui n'eût à redouter pour ses instructions comme pour toute sa conduite, les regards d'une surveillance inquiète et farouche?

Autrefois le christianisme eut bien à lutter pendant trois siècles contre des persécutions cruelles; mais, du moins, les Césars ne joignaient pas la perfidie à la cruauté, en se disant les protecteurs de l'Eglise; mais, s'ils égorgeaient ses ministres, ils ne s'immisçaient pas dans son enseignement. Ici, au contraire, toutes les bouches sont condamnées au silence, toutes les plumes enchaînées; l'Église de France est indignement asservie; ce n'est plus qu'un corps languissant, menacé d'une entière dissolution.

Les attentats contre l'Eglise chrétienne vont être poussés plus loin encore, et jamais la foi n'aura été exposée à de si grands périls. Déjà le saint-siége avait triomphé d'une première persécution; l'impiété, comme irritée par sa défaite, va lui livrer de nouveaux combats, plus

cruels, plus longs, plus dangereux encore; ni la vieillesse, ni la vertu, ni la dignité, ni la honte et le ridicule d'opprimer ce qui est faible quand on est tout-puissant, rien ne pourra garantir les Etats et la personne du Pontife Romain. Aux yeux de l'ambition tout se dénature : les vices deviennent des vertus; tout ce qui paraît utile est réputé légitime, et l'injustice, dès qu'elle est un instrument politique, cesse d'être criminelle.

La capitale du monde chrétien est donc une seconde fois envahie, et le souverain Pontife, assiégé dans son palais, est déclaré dépouillé de son autorité temporelle; ses États sont réunis à l'empire français, et le faux Charlemagne reprend les dons qu'avait faits autrefois le véritable, et qui étaient consacrés par une possession de dix siècles. Mais on ne se borne pas à dépouiller le souverain, on dépouille aussi le Pontife, en le mettant dans l'impossibilité d'exercer sa puissance spirituelle; on s'empare de sa personne, on l'arrache par violence de sa capitale; malgré son âge et ses infirmités, il faut qu'il supporte les fatigues d'un voyage fait avec la plus indécente et la plus cruelle précipitation, et cinq années consécutives de captivité et de souffrances seront le prix de son courage.

Ainsi la cité sainte est dans le veuvage et le deuil : ses solennités ont perdu toute leur pompe; cette reine des nations n'est entourée que de ruines : au lieu de ces oracles de vérité qui sortaient de sa bouche, on n'entend plus que des gémissements.

Ainsi l'Eglise chrétienne a perdu son chef, ou s'il existe, c'est comme s'il n'existait plus pour elle. Mais je me trompe, Messieurs; jamais l'autorité du souverain Pontife n'a été plus sensible à la terre entière; jamais elle n'a reçu de plus grands hommages, et n'a fait d'aussi salutaires impressions sur l'esprit des peuples. L'univers contemple le vénérable captif; sa prison a plus d'éclat que

le Vatican avec sa magnificence; ses chaînes sont plus glorieuses que son trône, et ses souffrances parlent plus haut que ne pourraient le faire les décrets émanés de sa puissance. La renommée de sa vertu a été portée jusqu'aux extrémités du monde; elle a pénétré de respect pour sa personne les communions chrétiennes qui sont séparées de la sienne, et l'univers s'est étonné de se trouver catholique tout entier par ses sentiments d'admiration pour le chef de notre Eglise. On dirait que la persécution suscitée au chef de la chrétienté lassant la patience du ciel, avait appelé sa vengeance sur l'auteur de tant de calamités; nous voici arrivés au temps de sa décadence.

Au milieu de ces bouleversements et de ces désastres qui faisaient gémir le monde entier, on se demandait avec inquiétude quand finirait donc ce long amas de crimes et de calamités. La jeunesse irréfléchie et les hommes passionnés ne concevaient pas que l'édifice immense, élevé par la force et maintenu par elle, pût jamais être ébranlé. Si quelquefois on voulait leur faire craindre l'instabilité des choses humaines, ils étaient tentés de voir dans ces réflexions les signes d'une humeur chagrine, peut-être de la malveillance; ou bien, s'ils en étaient frappés, ils se reposaient sur le génie qui présidait aux destinées de l'Europe comme de la France. Les vrais sages, ceux qui comptent pour quelque chose l'expérience et les leçons de l'histoire, prévoyaient que cette puissance monstrueuse périrait par ses excès mêmes; qu'un empire qui n'avait sa base ni sur la patrie ni dans les affections du peuple, qui ne s'était élevé et ne se maintenait que par la destruction violente de toutes les lois, de tous les droits, de toutes les habitudes, ne pouvait que tomber; que la haine profonde, mais concentrée, de toutes les nations de l'Europe opprimée éclaterait tôt ou tard, et porterait peut-

être dans notre France tous les maux que nous avions portés chez elles. Ces réflexions, prises dans les souvenirs du passé et dans la nature des choses, se fortifiaient par la pensée de cette Providence qui veille à la conservation de l'ordre public et des sociétés humaines. Surtout le catholique, s'appuyant sur les principes de sa foi, en même temps qu'il devait gémir davantage, était plus rassuré, et devait espérer avec plus de confiance le terme de nos malheurs. L'Eglise Gallicane n'a pas, il est vrai, de promesses qui garantissent sa durée jusqu'à la fin des temps; mais ici il se trouve que sa destinée est comme liée à celle de l'Eglise entière qui ne doit jamais périr. C'est le corps de l'Eglise qui est en souffrance. Elle sera délivrée; il faut que celui qui l'opprime et le menace d'une ruine totale, ou revienne à d'autres sentiments, ou qu'il disparaisse. Telles étaient les pensées de enfants de l'Eglise; leurs espérances n'ont pas été vaines.

Enfin la Providence commence à s'expliquer par des revers inattendus qu'elle envoie à celui qui jamais n'avait connu que des succès inouïs. Un historien de l'antiquité, en rappelant comment un général romain s'était obstiné à se perdre lui-même, fait une réflexion bien remarquable sous la plume d'un auteur païen : Lorsque Dieu, dit-il, veut changer le sort des hommes, il a coutume de pervertir leurs conseils, en sorte qu'ils paraissent avoir mérité leurs infortunes, et n'être pas moins coupables que malheureux. Et voilà ce que nous allons voir se réaliser. Oui, c'est par une suite de desseins et d'entreprises, fruit d'un aveuglement étrange, que le dominateur de l'Europe va préparer, poursuivre, et enfin consommer lui-même sa ruine.

Il existe au midi de l'Europe une nation que nos beaux esprits du dix-huitième siècle nous avaient appris à dédaigner, mais qui, aux époques mémorables de son histoire, avait su montrer la véritable grandeur, celle des

sentiments et du caractère. On semblait croire qu'on pouvait impunément la traiter avec mépris, et qu'il suffisait de lui présenter des fers pour qu'elle s'empressât et s'honorât en quelque sorte de les porter. On s'empare de la personne de ses princes; on la prive de ses plus braves soldats, on envahit ses provinces, elle est sans gouvernement, sans armée, sans défense; et voilà qu'en prenant conseil de sa fierté, elle s'indigne de ce qu'on veut l'asservir; elle ne veut pas être subjuguée, elle ne le sera pas. Le ciel a permis que le vainqueur de tant de nations outrageât celle qui, la plus patiente dans ses entreprises, ne sait pas l'être à supporter les affronts. Elle donne au monde l'exemple d'une résistance magnanime; et à ce noble signal les peuples du Nord se réveillent, soulèvent en soupirant leurs chaînes pesantes, et n'attendent que le moment de les briser.

Ce moment arrive par un second aveuglement plus étrange encore que le premier : la victoire conduit une seconde fois le maître de la France sur les confins de l'empire de Pierre-le-Grand; fier de ses nouveaux triomphes, plus fier encore de commander à la plus belle, à la plus formidable des armées, et capable, ce semble, de conquérir le monde entier, il se livre au prestige d'une ambition immense; dans son ivresse, il franchit les barrières où tout l'avertit de s'arrêter; contre tous les conseils de la prudence, il s'obstine à s'avancer dans la saison des frimas; et l'ancienne capitale des czars reçoit pour la première fois une armée française dans ses murs. Le vainqueur croit y trouver la paix et le comble de sa gloire, il y trouve le terme de ses longues prospérités; c'est là que la Providence l'attendait, ce semble, pour appesantir sur lui sa main puissante, et commencer cette suite de châtiments qui devaient aboutir à sa ruine totale. Mais quelle résolution farouche viennent inspirer ici l'amour de l'indépendance et le désir de ruiner les armées françaises en

les privant des choses les plus nécessaires? Le désespoir et la vengeance mettent la torche aux mains du peuple vaincu, et l'une des plus magnifiques, des plus opulentes cités de la terre, livrée aux flammes, n'est plus qu'un immense bûcher. Effrayé du courage terrible d'un peuple qui brûle sa patrie plutôt que de subir la loi, frappé du danger d'être surpris par les rigueurs d'une saison si cruelle dans un si âpre climat, le vainqueur va-t-il s'éloigner de ces lieux de mort et de désolation? Non; par une de ces fautes qu'on peut appeler surnaturelles, il s'obstine à y prolonger son séjour, abusé par je ne sais quel espoir d'une paix qui sera refusée; et ces délais vont causer sa ruine. La retraite est inévitable; le nouveau Cambyse se met en marche, à la tête d'une armée qu'anime bien encore sa valeur première. Mais que peut l'héroïsme français contre l'intempérie de l'air? Vous savez comment nos formidables légions disparaissent dans ces climats glacés, devant le souffle du Tout-Puissant, et chacun de nous se rapelle combien la France frissonna d'horreur au récit authentique de ce désastre, le plus grand dont l'histoire des hommes ait conservé le souvenir.

Cependant le Dieu qui tient dans sa main le cœur des rois, a mis dans celui d'un monarque magnanime le désir d'affranchir l'Europe. Il part de sa capitale, s'avance noblement à la délivrance de l'Allemagne asservie, entraînant avec lui les peuples et les rois. Mais que ne peut pas cette France inépuisable en hommes comme en ressources? que ne peut pas surtout la valeur française? Les contrées que l'Elbe arrose sont témoins de ses nombreux triomphes; mais ici encore l'orgueil inflexible du vainqueur se refuse à une retraite commandée par la prudence, et qui pouvait être si glorieuse, et bientôt il est forcé d'en faire une dont la précipitation et les désastres annoncent des événements qui vont changer la face du

et la fin de la révolution dont nous nous proposons aujourd'hui de vous entretenir.

Nous serons sans doute obligés de rappeler bien des erreurs et bien des excès; mais nous tâcherons de ne rien dire qui soit indigne de la chaire chrétienne. Si la religion ne commande pas d'applaudir à la tyrannie des mauvais principes et des persécuteurs, elle apprend à révérer en eux les instruments de la justice divine; et si l'indignation contre le vice peut être vertu, la haîne personnelle ne le fut jamais; on s'apercevra que nous n'avons pas fait usage de tous nos droits et de toute notre liberté. Nous n'ignorons pas avec quelle véhémence, autrefois, un des plus grands pontifes comme un des plus beaux génies de l'antiquité chrétienne, s'éleva contre la mémoire de Julien l'Apostat, dont il avait pourtant été le sujet; mais nous voulons respecter jusqu'à l'excessive délicatesse des temps modernes, et nous aimerions mieux que, dans nos tableaux, les traits parussent plutôt adoucis que s'ils étaient trop ressemblants. Tel sera l'esprit de ce discours sur la révolution considérée dans ses suites et dans sa fin.

Un homme a paru au milieu de nous, qui, né, ce semble, avec le pressentiment secret de son élévation future, est arrivé, par une suite d'événements inouïs, jusqu'au faîte de la grandeur et de la puissance. Jamais peut-être la Providence n'a montré dans un plus grand jour tout ce qu'elle peut, soit pour élever un faible mortel malgré la force et le nombre des obstacles, soit pour le perdre et le précipiter, malgré tous ses efforts pour échapper à sa ruine. Pour mieux faire éclater son action toute divine, elle prend un homme obscur, au sein d'une famille ignorée, au milieu d'une des régions les plus incultes de l'Europe; et voilà qu'il est donné à cet homme de se signaler entre tous les capitaines de son temps par vingt années

de victoires incroyables, de fouler à son gré les peuples et les rois, de s'asseoir lui-même sur le plus beau de tous les trônes, et de s'allier enfin au sang le plus auguste de la terre. Sa vie politique et guerrière développe en lui des qualités extraordinaires qui jettent dans l'étonnement plutôt qu'elles n'excitent l'admiration, mais qui ont toujours l'infaillible et malheureux pouvoir de subjuguer l'esprit des peuples. S'il manque de cette magnanimité sans laquelle on ne saurait être un grand homme, on est forcé de reconnaître qu'il eut éminemment tout ce qu'il fallait pour devenir un des hommes les plus célèbres de l'univers; une vigueur de santé que rien n'altère, une activité d'esprit que rien ne fatigue, une inflexibilité de pensées que rien ne fait mollir, une passion de dominer que rien ne rassasie, tout cela contribue à faire de lui un des instruments les plus terribles dont la Providence se soit servie pour châtier les peuples et les rois. Il faut que tout soit pris dans les piéges de sa politique, ou tombe sous les coups de ses mains victorieuses. Par lui, les sceptres sont brisés, les rois sont captifs, les générations exterminées, les peuples asservis, la religion et ses ministres opprimés; et l'Europe, muette en sa présence, demeure immobile de saisissement et d'épouvante.

Enflé de tant de succès et de puissance, il semble dire, comme ce roi d'Assyrie dont parle le Prophète (1) : C'est mon bras qui a exécuté ces grandes choses; ma langue a été mon conseil; c'est moi qui ai déplacé les bornes des nations, enlevé les trésors des princes, arraché les rois de leur trône; les peuples les plus redoutables de la terre ont été pour moi comme un nid de petits oiseaux sous la main de celui qui le trouve; ils m'ont été soumis, sans qu'il se soit trouvé personne qui osât ouvrir la bouche pour se plaindre.

(1) Isai. x, 14 et seq.

Mais voici qu'après ce cours de prospérités sans exemple, le Seigneur, comme parle le même Prophète (1), visite la fierté du cœur de ce conquérant et l'orgueil de ses yeux altiers. La main invisible de celui qui le soutenait se retire, et dès lors ses succès ne sont plus si rapides et si certains; on s'aperçoit qu'il est possible de lui résister; sa ruine commence. D'un bout de l'Europe à l'autre les peuples se réveillent; le colosse de sa puissance est attaqué; il chancelle, il tombe de toutes parts avec un horrible fracas. Des armées ennemies pénètrent jusqu'au cœur de son empire; d'abord il résiste avec une heureuse audace, mais bientôt l'incertitude, le trouble sont dans ses pensées et dans ses conseils; il s'abandonne lui-même, et le prodige de ses revers égale ou surpasse le prodige de ses succès.

Voyez comme le ciel exerce sa justice! Celui qui était la terreur des nations en est devenu comme le jouet et la risée : au lieu de succomber au champ d'honneur, il signe sa dégradation de sa propre main. Messieurs, on ne se moque pas impunément de Dieu. Sans doute, celui qui vit dans l'éternité ne se hâte pas de punir dans le temps; et vous connaissez cette belle parole, qui seule suffirait pour expliquer l'énigme du monde présent : « Dieu est » patient, parce qu'il est éternel.» Messieurs, quand un homme que Dieu a tiré de la poussière pour le combler de gloire et de puissance ne s'en sert que pour braver le ciel et la terre, que pour être le fléau de la religion et de l'humanité, bien souvent Dieu en fait une justice éclatante; sa prospérité est comme le scandale de la Providence, et la Providence le fait disparaître. Il est donc brisé à son tour le marteau qui avait brisé les nations : le genre humain est vengé, l'Europe est délivrée, la France est sauvée, la religion a triomphé, et le ciel, par

(1) Isai. x, 12.

le châtiment visible du coupable, s'est absous lui-même aux yeux de l'univers.

J'ai cru, Messieurs, devoir tracer d'abord le tableau tout entier, quoique très-abrégé, et bien imparfait, sans doute, des commencements, des progrès, de l'élévation et de la chute de celui qui naguère gouvernait la France; et cela afin de vous faire saisir comme d'un coup d'œil, dans toute son étendue, la marche et l'action de la Providence dans les événements, et sur celui qui en était l'instrument sans le savoir. Maintenant entrons dans les développements convenables, et suivons ce personnage fameux : premièrement dans le cours de ses prospérités, secondement dans la guerre d'un genre nouveau qu'il fait à l'Eglise chrétienne, troisièmement dans les jours de sa décadence et de sa ruine totale; et nous aurons lieu d'admirer cette Providence qui se joue de ses ennemis, se rit de leurs projets, et qui, disposant tout avec sagesse, marche à ses fins avec une force invincible.

Dans l'année même qui précéda la fin du dernier siècle, la France se trouvait dans un état d'inquiétude et d'angoisse qui faisait présager un changement politique; elle était placée sous un de ces gouvernements équivoques qui n'inspirent ni amour ni crainte, assez fort pour opprimer les bons, trop faible pour comprimer les passions remuantes et séditieuses, insupportable à tous. Aussi les esprits soupiraient après un autre ordre de choses, et en avaient un pressentiment secret; mais quelles mains habiles et puissantes viendront sonder et guérir les maux de la patrie? Hélas! ils étaient encore loin de nous les jours que nous voyons aujourd'hui! Alors il vivait dans la pensée des Français, il était même l'objet de leur admiration le jeune capitaine qui, après avoir conquis l'Italie, était allé porter la guerre en Orient. Ce qu'il pouvait y avoir de redoutable dans son âme était couvert d'un voile que le temps n'avait pas encore soulevé

pour le plus grand nombre; on ne le voyait qu'environné de cet éclat de la victoire qui éblouit les yeux du vulgaire, et souvent même ceux des sages. Mais comment pourra-t-il abandonner son armée sur une terre étrangère? Osera-t-il traverser les mers au milieu de tant de périls? Messieurs, le ciel l'a choisi pour être l'instrument quelquefois de sa miséricorde, presque toujours de sa justice; il le couvre du bouclier de sa protection puissante, et le guide à travers les écueils et les tempêtes. Tout à coup il reparaît sur le sol de la France, et voilà que tous les regards se tournent vers lui comme vers un libérateur. Son nom vole de bouche en bouche dans toutes les provinces; ses exploits, sa haute réputation, le bonheur qu'il avait de ne paraître souillé d'aucun de ces crimes particuliers qui déshonorent à jamais, sa jeunesse même, enfin le besoin pressant d'un gouvernement plus sage et plus ferme, tout inspirait en lui une confiance dont il devait si cruellement abuser. Bientôt une révolution prompte, sans être sanglante, le porte à la tête des affaires publiques, sous le titre modeste de consul; la France respire, et la nation croit entrer dans une longue carrière de paix et de prospérité. Ayons le courage d'être justes, même envers l'ennemi du genre humain, disons que les espérances qu'on avait conçues semblent d'abord se réaliser; que celui qui devait faire revivre les maîtres fâcheux de l'Empire romain commença par des traits de justice et d'humanité; que par lui des lois de sang sont adoucies, et que, pendant quelque temps, l'autorité dans ses mains fut, en général, moins arbitraire et moins oppressive qu'elle ne l'était auparavant. Toute l'Europe a su qu'il avait été loué pour quelques actes de son administration par le monarque même qui nous gouverne aujourd'hui, et cela dans une lettre digne, par l'élévation des sentiments qui l'ont dictée, de passer à la dernière postérité, et de servir à jamais de modèle à tous les rois malheureux,

Ainsi la paix de l'État paraît cimentée par la paix de l'Eglise, et tout semble prospérer au gré de celui qui préside à l'administration publique. Se voir à la tête de la France entière, agrandie même de plusieurs belles et riches provinces, quelle destinée pour un homme sorti d'un rang obscur, et dont le nom ne se trouvait pas une seule fois dans les annales de notre patrie! Mais c'est peu pour une ambition insatiable; il aspire en secret à être un nouveau Charlemagne par les titres et par la puissance. D'abord il affecte de dédaigner ce qu'il désire. On dirait qu'il se prête à la grandeur plutôt qu'il ne la recherche; mais en même temps il sonde et travaille l'opinion publique, dispose les esprits en éveillant la crainte dans les uns et l'ambition dans les autres, laisse enfin éclater ses desseins, et bientôt la couronne impériale est mise sur sa tête. Comment ne pas réfléchir un moment, à cette occasion, sur la conduite et les variations de ce peuple, qui, s'étant placé hors de la nature et de la vérité, ne sait plus ce qu'il veut ni où il va, se jette successivement dans ce que les extrêmes ont de plus choquant et de plus vicieux, et se montre tout à la fois aussi léger que barbare. Ainsi je le vois d'un côté chasser de leurs sépulcres, profaner les ossements de quarante générations de rois, et de l'autre exhumer les cendres de quelques écrivains impies et licencieux, pour les porter en triomphe et les exposer aux hommages de cette capitale. S'il brûle et jette au vent les restes vénérables de la bienheureuse patrone de Paris, il décerne à des monstres de cruauté les honneurs de l'apothéose. Il a, d'une main sacrilége, renversé le trône de saint Louis et de Henri IV; et maintenant il se donne pour maître un homme qui n'a rien de français, et qui met à la place d'une autorité paternelle les caprices d'un pouvoir farouche. Sur la tombe du meilleur des rois, nous avions proclamé ce que nous appellions la liberté, en invoquant Brutus avec une fierté

toute française ; et voilà que de nos propres mains nous forgeons les chaînes de notre honteuse servitude. Providence, je vous adore ; pour nous punir de nos iniquités, vous n'avez eu besoin que de nous abandonner au délire de notre orgueilleuse raison.

Assis sur le premier de tous les trônes, le dominateur de la France sent bien que sa famille est étrangère au milieu de toutes ces dynasties européennes consacrées par les siècles ; et l'on dirait qu'humilié de cette pensée, il roule dans sa tête le projet d'abaisser ou de détruire toutes les dynasties régnantes pour élever la sienne sur leurs ruines, que c'est là comme l'âme de sa politique et la raison secrète de toutes les guerres qu'il entreprend. Laissant à l'histoire à démêler ici les causes et les prétextes, nous n'envisageons que les événements et les résultats. On est forcé d'en convenir, rien n'égale la rapidité de ses conquêtes ; plus d'une fois il a pu dire avec vérité le mot si célèbre de César. A peine, en effet, a-t-il quitté les rives de la Seine, qu'il gagne des batailles sur le Danube, fond comme l'aigle sur la capitale de la monarchie autrichienne, bat dans les plaines d'Austerlitz les armées réunies de deux puissants souverains qui les commandent en personne, et dicte la paix. Une année s'écoule, et voilà qu'il se précipite sur la monarchie de Frédéric et la renverse d'un seul coup, envahit la Pologne, s'avance jusque sur les frontières de l'empire Moscovite, et remplit l'Europe épouvantée du bruit de son nom et de la valeur de ses armées invincibles. La paix n'est pas plutôt conclue sur le Niémen, qu'il médite de nouveaux projets d'agrandissement ; il porte la discorde et la guerre au sein d'une nation alliée fidèle et généreuse de la France. Bientôt il quitte les bords de l'Ebre pour se porter de nouveau sur le Danube, et va terminer dans les plaines de Wagram, par une bataille mémorable, la campagne la plus glorieuse pour les armes françaises.

Après tout ce fracas de conquêtes inouies, de trônes renversés, de nations subjuguées, va-t-il se reposer enfin, travailler au bonheur des peuples, faire fleurir au sein de la France la religion, les mœurs, les lois, les lettres, l'industrie, tout ce qui doit être cher au cœur de ceux qui sont appelés à gouverner les hommes ? Ne doit-il pas lui-même être étonné de sa grandeur, sentir qu'elle n'est pas son ouvrage, qu'elle lui vient de celui par qui règnent les rois ? et la reconnaissance ne va-t-elle pas le rendre adorateur fidèle de celui à qui il doit son élévation et sa gloire ? Messieurs, il est peu d'hommes qui soient heureux impunément ; si plus d'une fois l'adversité épuise les âmes, presque toujours la prospérité les corrompt ; elle est comme l'ivresse de la raison. Ici nous allons voir l'impiété et la tyrannie s'accroître avec les succès et la puissance.

Le dessein est formé de tout envahir dans l'Église comme dans l'État, et d'immoler aux caprices d'un pouvoir tyrannique, la liberté religieuse comme la liberté civile. Il rentre dans cette capitale, et nous vîmes les princes et les rois accourir, comme ses vassaux, se ranger autour de son trône. Je ne sais si l'histoire présente un semblable phénomène d'élévation et de prospérité.

La religion est également ennemie de la tyrannie et de la licence ; elle ne prêche pas moins la justice aux princes que la soumission aux peuples ; elle avertit les puissances qu'elles ont dans les cieux un maître de qui elles relèvent comme leurs sujets, qu'elles n'ont pas le droit de commander le crime, et qu'il est des cas où il faut savoir dire : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. De là cette haine profonde que le nouveau maître de la France portait à la morale chrétienne. Il s'irrite à la seule pensée qu'il y a dans la conscience quelque chose qui pourrait bien ne pas fléchir devant lui ; il voudrait seul régner sur les âmes ; il est préoccupé de je ne sais quel dessein de